

THÉÂTRES.

M^lles RACHEL ET DÉJAZET.

L'enthousiasme qui accueillit les débuts de M^{lle} Rachel était bien dû à un si rare ensemble de belles qualités tragiques, disons-le cependant, il y avait beaucoup d'espérance dans cette admiration ; dans le concert de justes éloges qui retentit dans la presse, le désir de voir se compléter des cordes indispensables cette lyre trop exclusivement dorienne perçait à travers les adorations les plus exagérées. Lyon vit alors M^{lle} Rachel, elle emporta du milieu de nous une couronne un peu prématurée peut-être, mais contre laquelle personne ne songea à protester. Après plusieurs années, le temps de créer et d'acquiescer beaucoup, M^{lle} Rachel nous revient avec un répertoire plus nombreux, mais restreint toujours dans le cercle de l'ancienne école, dont on aurait aimé qu'elle sortit pour des œuvres plus vivantes. Nous ne l'avons vue encore que dans les mêmes rôles où elle parut il y a trois ans. *Phèdre*, sa dernière et sa plus difficile étude, ne nous l'a pas montrée encore aux prises avec la mélancolie languissante qui remplit une partie de ce rôle, et pour laquelle on se défie un peu de la voix grondante de Roxane et d'Hermione. Dans les *Horaces*, *Bajazet* et *Andromaque*, nous avons retrouvé M^{lle} Rachel en tout semblable à ses premières années, sauf peut-être une certaine fraîcheur, une certaine spontanéité qui ont laissé la place à un plus grand savoir-faire, mais que l'on regrette beaucoup dans la tragédie surtout, où le naturel est chose si rare, et, ajoutons-le, si difficile pour l'acteur. La jeune tragédienne laisse tomber aujourd'hui, avec l'accentuation conventionnelle, un assez grand nombre de vers qu'elle disait autrefois avec une intention mieux marquée et avec plus de nouveauté ; du reste, même perfection inimitable dans son jeu muet ; c'est là le plus merveilleux côté de son talent, le seul qui ne laisse pas subsister en nous ce désir du mieux, dont les plus grands artistes triomphent si rarement. Dans *Camille* surtout, on dirait qu'elle a surpris tous les secrets de la statuaire antique, et les marbres du Parthénon ne nous ont rien laissé de plus pur. Ce cachet sculptural de ses poses, nous l'attribuerions volontiers à l'ensemble de son talent, si ce n'était peut-être abuser un peu de la métaphore. La similitude nous semble juste toutefois ; il y a dans le talent magique de M^{lle} Rachel, la correction, la noblesse, le relief et la fermeté de la statuaire, mais, en même temps, il y a un peu de cette absence de variété et de vie, et de cette froideur de la plus belle statue. La comparaison de la littérature classique à la statuaire et de la littérature moderne à la peinture n'est pas nouvelle, elle date de Corinne ; mais, après tous les développements qu'a pris la critique depuis ce temps-là, elle n'a pas cessé d'être rigoureusement vraie. Ce que disait M^{me} de Staël de l'époque payenne et de l'époque chrétienne, on peut le dire ce nous semble de la tragédie du XVII^e siècle et du drame de nos jours. Dans sa simplicité noble et immobile, dans sa grandeur sobre d'effets, l'ancienne tragédie ressemble à un groupe de statues. Le drame, plus coloré, animé par une passion plus chaude, a des formes moins pures, moins solides, mais plus saisissantes et d'un effet plus pénétrant. Un tableau a souvent fait verser des larmes d'attendrissement, excité souvent de vives émotions. L'effet causé par la statue la plus parfaite, dépasse rarement une admiration artistique, il est rare que le cœur soit atteint lors même que l'esprit est le plus ébranlé. C'est une émotion d'homme cultivé, mais que la masse ne peut pas ressentir, en un mot c'est une impression littéraire, mais ce n'est pas un sentiment humain. Voilà ce qu'est pour nous la tragédie ; pour qu'on ne nous accuse pas de la rabaisser, nous nous hâtons de dire que celui qui écrit ces lignes a une prédilection profonde pour la statuaire, et tout ce qui lui correspond dans le monde de l'art. Quoi qu'il en soit de ces goûts particuliers, dans l'état actuel des imaginations, la peinture